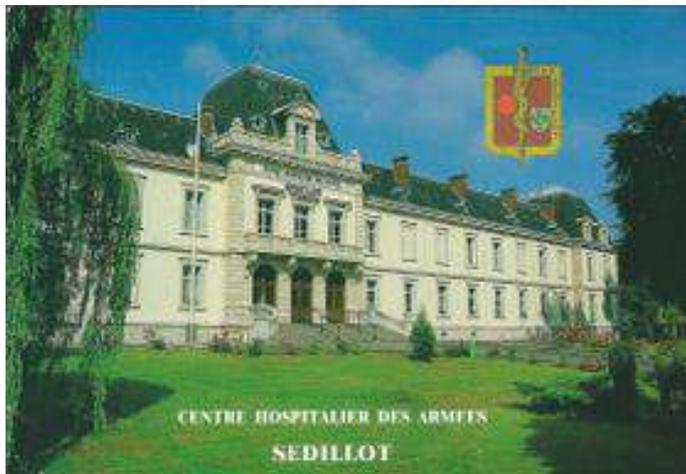


L'HÔPITAL MILITAIRE SÉDILLOT.

Les hôpitaux prédécesseurs à Sédillot



L'hôpital a succédé à une série d'établissements dont certains n'ont été qu'éphémères, et dont le premier a été créé en 1637 à l'occasion de l'occupation française de la ville.

Puis lui ont succédé brièvement un premier hôpital Saint-Jean, puis un hôpital Saint-Louis.

Le prédécesseur de l'hôpital Sédillot est le second hôpital Saint-Jean, dont les bâtiments ont été occupés de 1768 à 1909. Il était situé sur les bastions Saint-Jean et Saint-Thiébaud, et son nom rappelait l'étang Saint-Jean où avait été trouvé le corps du Téméraire en janvier 1477. Il se trouvait donc approximativement à l'emplacement de la rue Saint-Thiébaud et du boulevard Joffre. Le percement de celui-ci a entraîné la destruction de l'ex-hôpital en 1933.

Après la guerre de 1870, quand Nancy retrouve une garnison, qui va devenir de plus en plus importante jusqu'en 1914, cet hôpital Saint-Jean, qui n'est vieux que d'un peu plus d'un siècle, est jugé « bien tenu, mais vieillot et peu adapté », ce qui fait que la question de son avenir est posée et que son remplacement par un établissement neuf apparaît nécessaire. Il faut cependant attendre la fin du siècle pour qu'un terrain soit acquis dans cette perspective. Mais cela n'est pas propre à Nancy, et beaucoup d'autres hôpitaux lui sont contemporains ou presque. Plusieurs casernes ont été construites pour accueillir les régiments de la 11^e division d'infanterie le long de ce qui va devenir la rue Sergent-Blandan et à proximité de celle-ci : quartier Donop pour la cavalerie, et un peu plus loin, à Vandœuvre, quartier Drouot pour l'artillerie. Dans cette zone encore peu urbanisée et légèrement en hauteur, l'air est réputé plus pur qu'en pleine ville, selon les conceptions du moment, et cette partie de Nancy est à l'opposé du côté de la frontière avec l'empire allemand.

Le terrain de la propriété Gomien, qui couvre un peu plus de six hectares, a été proposé à l'État pour cette construction. Son achat est déclaré d'utilité publique pour les besoins du Service de santé militaire le 22 août 1895 et les crédits sont accordés en février 1896. L'avant-projet d'un hôpital de 528 lits, répartis dans quinze pavillons disposés le long d'une allée centrale couverte, est établi en août 1898, mais il n'est approuvé qu'en septembre 1900. Les travaux commencent en 1901. La partie principale, dont les bâtiments sont parallèles à la rue Blandan, est mise en service le 1^{er} juin 1909 sous la direction du médecin principal Boppe. Les travaux du côté de la rue de Villers, en particulier pour le service des contagieux, ne sont terminés qu'en mars 1910. Leur coût s'élève à un peu moins de 3,5 millions de francs.

Comme cela est traditionnel dans les hôpitaux militaires, l'établissement comporte des services destinés aux blessés et aux malades, et en particulier aux « fiévreux », notion qui évolue vers celle de « contagieux » et même de typhoïdiques. Une telle épidémie de fièvres typhoïdes et paratyphoïdes va se déclarer dans la Woëvre dès le début de la Première Guerre mondiale.

Une décision ministérielle du 19 octobre 1913 attribue le nom de « Sédillot » à l'hôpital. D'autres attributions ont lieu dans les mêmes moments. L'activité de l'hôpital au cours de la Première Guerre mondiale est assez faible. Il est évacué dans des conditions inexplicables et étonnantes au cours de la bataille du Grand Couronné, puis, rétabli, il voit son activité diminuer peu à peu jusqu'à sa fermeture le 2 mars 1916, alors même que Nancy comporte de nombreux hôpitaux temporaires ! Sa réouverture intervient le 1^{er} octobre 1918 pendant la grande épidémie de grippe espagnole qui est responsable d'un très grand nombre de décès.

L'entre-deux-guerres est une période d'activité modeste, d'autant qu'il existe dans la région un grand nombre d'hôpitaux militaires, le plus proche étant à Toul, mais il y en a un à Metz et un à Épinal, sans compter les établissements mixtes. Dès lors, des services sont fermés et les locaux devenus vacants accueillent d'autres activités. En 1929, le centre d'appareillage et le centre de réforme du service départemental des Pensions

s'installe dans le bâtiment voisin de la rue de Villers. La direction interdépartementale des anciens combattants et victimes de guerre y séjournera longtemps après la Seconde Guerre mondiale. Par ailleurs, la direction du Service de santé du XX^e corps d'armée siège à l'étage dans le bâtiment de façade, de 1930 à 1940.

La Seconde Guerre mondiale débute par une longue période d'inaction, presque sans combats et donc avec peu de blessés. La rigueur de l'hiver amène des malades à l'hôpital mais l'activité reste modeste. Le mois de juin 1940 est terrible pour l'hôpital qui est pris dans la tourmente de la percée allemande. Le repli des personnels et l'évacuation des malades et blessés, décidés par le haut commandement, s'effectuent dans des conditions peu satisfaisantes. Sous l'Occupation, l'armée allemande n'apprécie pas trop l'hôpital et lui préfère la maternité de la rue du Docteur Heydenreich. Elle l'utilise cependant à partir de juin 1943 et elle en est chassée par l'arrivée des soldats de la III^e armée américaine du général Patton. Le *Medical Corps* s'installe alors dans l'établissement. Le *12th Evacuation Hospital* y est présent du 1^{er} octobre 1944 jusqu'au début du mois de décembre. Le *2nd General Hospital* lui succède le 18 janvier 1945 et reste à Nancy jusqu'au 25 août de cette année. L'ensemble hospitalier est rendu à l'armée française en janvier 1946.

L'hôpital fonctionne alors sans interruption jusqu'à sa dissolution. Les services subissent une diversification avec l'ouverture en 1946, dans les locaux situés contre le parc de la maison Corbin, d'une maternité et d'une maison maternelle qui sont fermées en 1955 ; puis vient la création de services spécialisés à vocation régionale : neurologie en 1951, pneumologie en 1952 et surtout psychiatrie en 1955. L'ophtalmologie et l'otorhinolaryngologie apparaissent en 1964 et 1965. Par contre, le service des contagieux est supprimé en 1971 et celui de pneumologie en 1973. Un centre d'expertise médicale de l'aéronautique a également existé. Quelques constructions nouvelles complètent ou remplacent les anciens locaux : nouveau service des entrées en 1957, devenu ultérieurement « des entrées et des soins externes », bâtiment de chirurgie avec quatre salles d'opération en 1968, chaufferie en 1976 et service de restauration en 1987. La modernisation et l'humanisation des locaux, associées à une meilleure santé dans la population des jeunes soldats entraînent une réduction de la capacité hospitalière, qui passe à 450 lits en 1973, 405 en 1976, 328 en 1980 et 290 en 1986.

L'hôpital change aussi de dénomination : devenu « hôpital des armées » en octobre 1968, il prend le nom de « centre hospitalier des armées » le 1^{er} janvier 1986. Mais des changements majeurs interviennent dans l'environnement géostratégique de notre pays dans les années qui suivent. Les bouleversements politiques qui se produisent en URSS, la disparition du « Mur de Berlin », et la Guerre du Golfe qui montre l'impossibilité d'y faire participer une armée de conscription tournée vers l'Est dans le cadre de la Guerre froide, conduisent le gouvernement à modifier considérablement l'organisation, le format et la destination de notre armée qui passe de cette guerre aux Opérations extérieures ! Ceci se traduit par la suspension du service national et la professionnalisation des armées. Or, si le personnel du contingent est tenu de se faire soigner dans un hôpital des armées, il n'en est pas de même pour les militaires de l'armée active et sous contrat. De nombreux hôpitaux doivent donc disparaître... Pour notre région, il est décidé qu'il ne subsistera que l'hôpital Legouest de Metz qui devient « hôpital d'instruction des armées ». « Sédillot » comporte alors seize services cliniques et médicotechniques au profit desquels œuvrent 200 militaires et 250 personnels civils sur une surface de 25.000 mètres carrés.

Situé en face du parc Sainte-Marie, l'établissement n'est pas à l'étroit sur sa parcelle. Bien qu'en pleine ville, il dispose d'un parc en partie ombragé et fleuri, bordé d'un côté par celui du lycée Chopin et du musée de l'École de Nancy, et de l'autre par les jardins des maisons de la rue Félix-Faure.

La décision de fermeture étant prise, l'hôpital est dissous et les couleurs sont descendues pour la dernière fois le 5 novembre 1991. Après qu'on ait envisagé de lui conserver une fonction médicale, il est acquis par le département auquel il permet de regrouper ses services. D'importants travaux d'aménagement avaient été réalisés très peu de temps avant sa disparition, mais, en quatre-vingt ans, l'hôpital avait peu changé d'aspect et il avait conservé la physionomie imposante que ses concepteurs lui avaient donnée.